

# La quête des *Ithaques* ou la transgression du sens dans les récits odysseens. *La Québécoise* de Régine Robin

Piotr Sadkowski  
Université Nicolas Copernic, Pologne  
prsadkowski@yahoo.com

Synergies Pologne n°6 - 2009 pp. 195-202

**Résumé :** *L'objet du présent article est une lecture du roman La Québécoise de Régine Robin comme un exemple du récit odysseéen postmoderne qui démontre la polysémie du concept de retour (retour à un(des) espace(s) réel(s)/imaginaire(s), retour à soi) et le dépassement d'un sens univoque de l'identité collective et personnelle dans un univers mondialisé et métissé qui en même temps doit faire face au problème de l'indicibilité de l'expérience d' « après-Auschwitz ».*

**Mots-clés :** *récit odysseéen, « après-Auschwitz », retour, transvalorisation, identité narrative*

**Abstract:** *The essay aims at reading the novel La Québécoise (The Wanderer) by Régine Robin as an example of a postmodern Odysseus narrative which illustrates the polysemy of the concept of return (return to real /imaginary space (spaces), return to oneself) as well as transgression of the univocality of the category of collective and individual identity in the globalized and mestizo world which at the same time has to struggle with the problem of inexpressivity of experience « after Auschwitz ».*

**Key words:** *Odysseus narrative, « after Auschwitz », return, transvalorization, narrative identity*

## Introduction

Les lectures traditionnelles du mythe d'Ulysse font l'interpréter principalement comme un parcours qui mène à la reconstruction linéaire d'une identité dont l'intégrité a été défaite suite à l'expérience de l'exil. Les pérégrinations du roi d'Ithaque le conduisent d'un univers chaotique où tous les points de repères semblent brouillés vers un espace qui lui est connu et où se refait, grâce au récit permettant le recouvrement de la mémoire, la plénitude identitaire basée sur les notions dotées d'un sens univoque, correspondant aux oppositions binaires (*soi/autre, propre/étranger, ici/ailleurs, maintenant/autrefois*). Néanmoins, la fortune de ce mythe à l'époque qui a vu l'effondrement des certitudes et des représentations monolithiques du sujet humain démontre que le défi de réécrire l'intertexte homérique résulte de la nécessité de mettre en doute, transvaloriser

et réinvestir les susdites notions censées circonscrire une identité individuelle et/ou collective. À partir des réinterprétations néo-grecques, celles de Cavafy et de Kazantzaki, à travers l'Ulysse joycien jusqu'aux textes contemporains francophones que nous désignons par le terme de *réécits odysseens*, la littérature s'empare, explicitement ou implicitement, de la figure d'Ulysse afin d'interroger le sémantisme des concepts qui décrivent nos perceptions de soi, de nos origines et de nos appartenances. Les réécritures contemporaines de l'*Odyssee*, centrées sur la thématique *nostalgique*, au sens étymologique du terme (*nostos* signifiant *retour* et *algos* - *souffrance*) font rejoindre deux acceptions de ce mot-clé qu'est le *retour*. Dans un premier sens, à l'intérieur des récits odysseens, le retour, constituant leur principale trame diégétique, sera appréhendé en tant que mouvement réel (physique) dans l'espace (géographique) qui doit conduire un exilé vers son pays originaire et/ou imaginé comme tel. Dans un deuxième sens, le même mot désignera une opération mentale et narrative, un *retour à soi*, par laquelle un sujet exilé examine sa propre identité, tantôt en rétablissant son intégrité, tantôt en éprouvant ses apories insurmontables. Il paraît légitime d'observer deux types des circonstances qui déterminent cette double perspective du *retour* dans les textes littéraires et plus particulièrement dans les *écritures migrantes* à partir des années 1980. D'une part, il s'agit d'une nouvelle situation géopolitique et historique que vivent les exilés dès la fin du XX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire la disparition des obstacles formels rendant jusqu'alors impossibles les retrouvailles avec un pays abandonné. D'autre part, nous assistons à une nouvelle perspective ontologique et épistémologique qui dans les sciences humaines a pris le nom de *retour du sujet* (cf. Loba, 2003 : 7).

En tenant compte de la double configuration sémantique de la notion de *retour*, nous axons notre étude sur les textes qui retravaillent le mythe odysseén par la combinaison des thèmes de l'exil et du voyage centripète avec le problème d'une quête identitaire qui se réalise sur le mode narratif, comme ceci se passe dans l'aventure d'Ulysse qui, en tant que *personne (nul, aucun)*, doit réinterpréter son devenir par un récit de soi afin de retrouver son nom et son foyer originaire. Au cours de son aventure le héros migrant du récit odysseén, à l'instar d'Ulysse, devient narrateur de sa propre aventure et/ou il confronte son propre vécu à des histoires transmises par autrui. Cette double articulation de l'acte de raconter sert à illustrer la complexité de l'identité narrative qui correspond à l'auto-perception de l'individualité par le biais d'un ensemble de récits et auto-récits racontant le monde d'une personne et d'une communauté. Comme le démontre Paul Ricoeur, la condition de se concevoir en tant qu'une identité est la capacité du retour à soi (Ricoeur, 1990 : 30). L'individu se (re)constitue comme sujet quand la faculté de se raconter lui permet de faire face à la dialectique de la mêmeté et de l'ipsité et de s'approprier sa condition ontologique, épistémologique et éthique (Ricoeur, 1990 : 138). La tentative du *retour*, dans les récits odysseens postmodernes, rendra nécessaire l'interrogation sur les possibles et les impossibles d'une (re) définition de l'origine, de l'identité et du pays natal dans le monde contemporain où ces notions fondamentales acquièrent souvent un caractère polysémique et/ou incertain.

L'effondrement des « grands récits de fondations » (Ouellet, 2002 : 4) remplacés, selon Jean-François Lyotard, par la multiplicité des « petits récits »

(Lyotard, 1979), permettant à l'individu d'échapper à l'emprise des discours uniformisants et totalisants contribuent aussi, dont témoignent plusieurs récits odysseens, à déstabiliser le sémantisme du mythe de l'Ithaque compris comme l'identification de l'individu à un territoire reconnu sans équivoque comme son sol originaire et comme la concrétisation matérielle de ses appartenances. Dans les récits odysseens l'opposition habituelle entre l'unicité d'une Ithaque natale et la pluralité des espaces étrangers sera, à plusieurs reprises, subvertie<sup>1</sup>.

### Le récit odysseén et l' « après-Auschwitz »

Les déconstructions de l'unicité des références identitaires qui dérivent du mythe de l'Ithaque débouchent sur des apories encore plus complexes quand ce phénomène se heurte au problème de l'indicibilité de l'expérience traumatique de « l'après-Auschwitz ». La célèbre affirmation de T. Adorno, sur l'impossibilité d'écrire la poésie après l'Holocauste, relue dans un contexte plus large s'interprète non seulement à travers des catégories esthétiques et morales, mais aussi elle vise l'ébranlement de toute l'*épistémè* (au sens foucauldien du terme<sup>2</sup>). Dans *Critique de la culture et société*, Adorno disait : « écrire un poème après Auschwitz est barbare, et ce fait affecte même la connaissance qui explique pourquoi il est devenu impossible d'écrire aujourd'hui des poèmes. » (cité dans Molinié, 1998 : 235) Le concept de poésie, qui doit être en l'occurrence approchée au-delà de son acception strictement générique, se rapporte à la pratique de tout art reposant sur les grands récits dont parlait Lyotard.

### L'exemple de *La Québécoise* de Régine Robin

La narratrice de *La Québécoise*<sup>3</sup> constate :

Il n'y a pas de métaphore pour signifier Auschwitz pas de genre, pas d'écriture. Écrire postule quelque part une cohérence, une continuité, un plein du sens - même dans l'absurde beckettien - même dans l'angoisse kafkaïenne, le monde a encore forme, consistance - épaisseur. Rien qui puisse dire l'horreur et l'impossibilité de vivre après. Le lien entre le langage et l'Histoire s'est rompu. Les mots manquent. Le langage n'a plus d'origine ni de direction. Quel temps employer ? Il n'y a qu'un présent éternel. Un présent qui ne passe pas. (Q, 141)

Ce commentaire autoréflexif sur les apories d'un texte qui tout à la fois dit son impuissance et sa nécessité de tracer « l'après-Auschwitz » se réfère également, dans ce particulier récit odysseén qu'est *La Québécoise*, à la déconstruction radicale du mythe de l'Ithaque et des connotations, ayant trait au concept d'identité, qui en dérivent.

La mobilité des identités et la fragilité des appartenances semblent inscrites dans la biographie même de Régine Robin, née Ryvka Ajzersztejn, à Paris en 1939 dans une famille juive russo-polonaise. Depuis 1977 elle vit au Québec où elle sonde à travers ses recherches universitaires et ses ouvrages littéraires les problématiques identitaires de l'univers contemporain et le devenir culturel de son pays d'adoption dans lequel elle définit sa place comme celle d'« une allophone d'origine française » (cf. Robin, 1999 : 26-37).

Dans *La Québécoise* Robin met en scène une héroïne-narratrice-écrivaine qui raconte, en utilisant soit le pronom « je » soit le « tu », ses va-et-vient entre Paris et Montréal ainsi que ses tentatives de l'adaptation dans la société et la culture québécoises. Elle est Juive, née à Paris des parents venus de Pologne avant la deuxième guerre mondiale. Afin d'explorer ses propres difficultés identitaires, la narratrice envisage d'écrire un roman sur un personnage, désigné par le pronom « elle », qui apparaît comme son double. La représentation diégétique de la gestation de ce texte hypothétique produit un effet spéculaire à deux degrés, car la narratrice première représente son acte d'écriture par lequel elle crée un personnage qui à son tour s'adonne à raconter ses errances et ses essais, toujours déçus, de (ré)enracinement. La narratrice intradiégétique le fait tantôt à travers un récit de soi tantôt par la mise en scène d'autres héros-scripteurs. Le système personnel et énonciatif du roman, avec ses trois niveaux diégétiques liés par des procédés spéculaires et avec plusieurs voix narratives entremêlées rend compte du clivage, de l'aliénation et l'angoisse éprouvés par le sujet migrant (cf. Paterson, 2004 : 140-142 et Purdy, 1992 : 89-104). Dans chacune des trois parties du roman qui correspondent à trois quartiers de Montréal la narratrice, se servant du mode conditionnel teste trois histoires possibles du devenir de son héroïne. De cette manière le premier scénario de son parcours a pour cadre le milieu ashkénaze du quartier Snowdon, le deuxième se situe auprès de la bourgeoisie souverainiste québécoise d'Outremont et le dernier se déroule dans l'univers multiculturel des immigrés au tour du Marché Jean-Talon. Dans chacun de ces trois milieux le personnage éprouve une autre dimension de sa propre étrangeté et de sa non-coïncidence avec des appartenances collectives. En tant que Juive française, avec ses idéaux de gauche, l'héroïne ne s'intègre nullement à l'hermétique société hassidique, anglophone, de Snowdon qui cultive son orthodoxie religieuse et ethnique.

La vie parmi les Québécois « de souche » lui fait découvrir son statut de la « maudite Française » (Q, 132), exclue du « nous » majoritaire, étrangère aux valeurs et connotations culturelles portées par les discours sociaux dans lesquels se reconnaît son mari, un haut fonctionnaire du gouvernement provincial. Dans la troisième partie, le souvenir du lieu natal, de la guerre et des déportations ne lui permet pas de se fondre euphoriquement dans une multiculturalité nord-américaine. Néanmoins le retour à Paris qu'elle envisage à la fin de chacun des trois parcours semble n'être qu'une nouvelle étape préparant d'autres départs et errances, conformément à son statut éternellement nomade annoncé par la narratrice principale dans la première partie du livre : « Il serait une fois une immigrante. Elle serait venue de loin - n'ayant jamais été chez elle. Elle continuerait sa course avec son bâton du Juif errant et son étoile à la belle étoile avec son cortège d'images d'Épinal, de stéréotypes éculés. » (Q, 64) À la triple structuration de l'espace montréalais répond une représentation de Paris suivant trois lignes du métro qui se croisent à la station Grenelle, à proximité de l'emplacement du Vélodrome d'Hiver rappelant le souvenir traumatique de la grande rafle et de la déportation vers Auschwitz des Juifs parisiens le 16 juillet 1942.

L'émigration de l'héroïne de Paris à Montréal, s'interprète comme une paradoxale expérience odysseenne. Comme le démontre Józef Kwaterko, en examinant la dimension dialogique de *La Québécoise*, il faut tenir compte des textes des poètes

ashkénazes qui dans leur poésie créent un « mythe du Montréal cosmopolite » où l'exilé juif retrouve « des sonorités, des odeurs et des voix familières » (Kwaterko, 1998 : 172). Ailleurs, R. Robin a raconté sa découverte de Montréal comme un retour à un espace originaire qui n'est plus situable dans un territoire géographique : « [...] c'est en Amérique que j'ai découvert le yiddishland. » (Robin, 1979 : 33) Pour cette raison l'errance à l'intérieur de Montréal est pour ses personnages un essai du réenracinement dans un *shtetl* imaginaire, ce qui contribue à une déconstruction de l'opposition entre le *natal* et l'*étranger*. L'héroïne ne reviendra jamais, au sens propre du terme, à un pays natal, parce que « l'Histoire avec sa grande hache » (Perec, 1975 : 17), l'a découpée de tout espace géographique qu'elle aurait pu reconnaître comme un foyer d'origines et de racines. Qui plus est, la fragilité de son identité narrative vient aussi de la quasi-disparition, suite à la Shoah, du yiddish, sa langue maternelle : « Prendre la parole. Quelle parole ? Se taire ? À nouveau l'humiliation ? Porter à nouveau l'étoile ? Texte brisé. [...] Écrire - avec les six millions de lettres de l'alphabet juif » (Q, 19). Pour la romancière et pour son alter ego livresque le yiddish s'associe « aux mouvements séculiers du socialisme bundiste et à la mémoire d'une culture yiddish polonaise perdue suite à l'Holocauste » (Simon, 2007 : 97). En revanche, pour les Juifs hassidiques de Montréal, dans le roman, leur langue est une « 'langue-bouclier', une langue qu'ils continuent à parler entre eux, et qui maintient avec ténacité les frontières d'une communauté fermée contre les langues environnantes. La langue commune est donc un leurre, une marque de distance autant que de communion » (Simon, 2007 : 97-98). Parallèlement, l'attribution à la langue maternelle du rôle d'une demeure identitaire ne se confond guère avec la recherche d'une identité monolithique, nationale et enracinée territorialement du fait que le yiddish de par sa nature même se manifeste comme un palimpseste fait de multiples substrats et superstrats, de divers imaginaires et symboles culturels. L'identité narrative, discontinue et hétérogène, des héroïnes de *La Québécoise* se reflète dans l'hybridité du yiddish, langue d'errances, de passages, de relations, langue orientale et occidentale, langue qui même typographiquement inverse les habitudes d'écriture et de lecture à l'europpéenne, mais aussi langue frappée par le silence, langue dans laquelle on se tait avec les victimes yiddishopones de la Shoah. Les narratrices perçoivent également d'une manière ambivalente la langue française qui apparemment en tant qu'idiome partagé entre les Français et les Québécois, aurait dû assurer la communication avec la réalité et la culture du pays d'adoption. Pourtant les héroïnes de *La Québécoise* éprouvent, en confrontant de diverses connotations culturelles, l'intraduisibilité des signes à l'intérieur d'un même système linguistique.

L'identité narrative juive dans *La Québécoise* se manifeste donc par la référence à l'histoire des déracinements continuels, d'où la nécessité de la recherche du *hors-lieu* que Robin a défini en ces termes, commentant l'idée de J. Borreil (1993) sur l'impossibilité de « retour à Ithaque » dans le monde contemporain :

[...] un espace où se pense un va-et-vient, un espace intermédiaire [...], qui n'est ni l'inscription imaginaire de racines ni la dérive cosmopolite absolue, l'éclatement identitaire absolu ; un espace qui tient à distance à la fois le vide de la non-appartenance radicale et le fixisme d'une appartenance rivée obsessionnellement à

ses racines ; un espace où des appartenances multiples se « négocient » toujours dans la difficulté. (Robin, 1997 : 9)

D'un autre point de vue, l'inscription sous-jacente de l'intertexte odysseén dans *La Québécoite* répond aussi à la tension entre le désir d'une continuité assurée par un récit cohérent et la volonté de la fuite à tout essentialisme identitaire. Cette dernière se traduit par la déconstruction de la narration et par la multiplication des scénarios hypothétiques de l'histoire. La déstabilisation de la linéarité narrative et de l'unicité de la fiction fait penser aux procédés par lesquels Ulysse dans ses récits « crétois » confronte sa propre altérité en créant des versions alternatives de son identité. Néanmoins, le mythe ulysséen dans *La Québécoite* fonctionne également selon le principe de la transvalorisation et, comme dans la poésie de Primo Levi, signifie une odyssee à l'envers où la mémoire du génocide rend impossible la reconstruction d'une histoire individuelle, intergénérationnelle et collective, où le trauma toujours réactualisé ne permet point de vivre une pleine réappropriation de soi et du sens existentiel (cf. Rastier, 2005). Il ne s'agit guère d'un Ulysse « qui a fait beau voyage » (Du Bellay), mais de celui qui a traversé l'Enfer dont le souvenir ne le quittera jamais et dont le deuil ne sera jamais accompli.

La poétique robinienne qui se crée par la tension entre l'exubérance polyphonique de la parole et le complexe du silence, ce qu'exprime une écriture lacunaire, fragmentaire, discontinue, représente métonymiquement une identité refusant toute assignation à « une racine unique » pour s'essayer à un imaginaire transculturel, révélateur de l'identité-rhizome, telle qu'elle est comprise par Glissant (1996 : 131-132). Il convient de souligner que si *La Québécoite* dénonce la pensée essentialiste de l'ethnicité, ce n'est pas pour faire l'apologie d'une transculture facile et heureuse mais pour problématiser les difficultés de ce processus qui passe par l'épreuve de « l'inquiétante étrangeté, d'un écartèlement et d'une schizophrénie culturelle ». (Robin, 1989 : 41-42)

## Conclusion

Dans le parcours paradoxal de l'héroïne de *La Québécoite* l'émigration est en même temps la tentative d'un retour aux origines. Cependant les origines n'y signifient point un enracinement mais la réappropriation délibérée de la condition nomade. L'exil, l'écriture et la judéité apparaissent alors comme trois notions synonymiques. En se référant au vers de Marina Tzvetavaeva, « Tous les poètes sont Juifs » cité en épigraphe à un des poèmes de Paul Celan, R. Robin affirme :

L'écriture serait trajet, parcours, cette objectivation qui viendrait à tout instant rappeler qu'il y a de la perte, qu'on n'écrit jamais que dans cette perte, que rien ne viendra combler le manque, mais que l'acte d'écrire, l'impossibilité d'écrire dans l'écriture même est la tentative toujours déçue et toujours recommencée de déjouer la perte, l'apprivoiser, la mettre à distance [...].

Cette errance qui n'a rien de « touristique », même par métaphore, est l'indice d'une non-clôture, d'un infini qui ne peut pas s'atteindre, d'un message qui ne peut pas totalement parvenir. (Robin, 1993 : 10-11)

Robin déclare aussi (Robin 1993 : 10) qu'elle reconnaît son propre rapport à la question de l'identité dans ce commentaire que J. Derrida formule au sujet de Jabès : « Dans cette non-coïncidence de soi avec soi, il est plus juif et moins juif que le juif. Mais l'identité à soi du Juif n'existe peut-être pas. Juif serait l'autre nom de cette impossibilité d'être soi. » (Derrida 1967 : 112) En explorant l'œuvre littéraire et les travaux scientifiques de Régine Robin on assiste constamment à une déconstruction aussi bien des concepts qui désignent un fort enracinement identitaire dans un territoire, une culture ou une langue, que de ceux qui ont trait au devenir exilique, nomade, déterritorialisé des sociétés et individus contemporains. L'idée de mettre à mal les certitudes faciles autour des origines et appartenances sert à dénoncer le danger de la réduction de l'identité à un essentialisme ethnique, héréditaire, générateur des attitudes qui font penser nos *Ithaques* comme des ghettos, attitudes qui pèsent sur nos réalités sociales en dépit des discours euphoriques sur le devenir transculturel et la mondialisation.

## Notes

<sup>1</sup> On pensera aux ouvrages comme *Le Testament français* de Makine, *Errances* de Kokis, *Les Urnes scellées* d'Ollivier, *L'Ignorance* de Kundera.

<sup>2</sup> « Ce sont tous les phénomènes de rapport entre les sciences ou entre les différents discours dans les divers secteurs scientifiques qui constituent ce que j'appelle l'épistémè d'une époque ». (Foucault, 2001 : 1239).

<sup>3</sup> Pour les citations de cet ouvrage nous utiliserons désormais l'abréviation Q, suivie de la référence de page entre parenthèses.

## Bibliographie

Borreil, J. (1993) *La raison nomade*. Paris : Payot.

Derrida, J. (1967) *L'Écriture et la différence*. Paris : Seuil.

Foucault, M. (2001) *Dits et écrits* (vol. 1 : 1954-1975). Paris : Gallimard.

Glissant, É. (1996) *Introduction à une Poétique du Divers*. Paris : Gallimard.

Kokis, S. (1996) *Errances*. Montréal : XYZ.

Kundera, M. (2003) *L'Ignorance*. Paris : Gallimard.

Kwaterko, J. (1998) *Le roman québécois et ses (inter)discours. Analyses sociocritiques*. Québec : Nota bene.

Loba, M. (2003) *Sujet et théorie littéraire en France après 1968*. Poznań : Wydawnictwo Naukowe UAM.

Liotard, J.-F. (1979) *La condition postmoderne*. Paris : Éditions du Minuit.

Makine, A. (1995) *Le Testament français*. Paris : Mercure de France.

Milot M., Lintvelt, J. (dir.). (1992) *Le roman québécois depuis 1960. Méthodes et analyses*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, pp. 89-104. Molinié. (1998) *Sémiostylistique. L'effet de l'art*. Paris : PUF.

- Ollivier, É. (1995) *Les Urnes scellées*. Paris : Albin Michel.
- Ouellet, P. (2002) « Préface ». In Ouellet, P. et al. (dir.). *Identités narratives. Mémoire et perception*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, pp. 1-4.
- Paterson, J. (2004) *Figures de l'autre dans le roman québécois*. Québec : Éditions Nota bene.
- Perec, G. (1975) *W ou le souvenir d'enfance*. Paris : Denoël.
- Purdy, A. (1992) « *La Québécoise* de Régine Robin: une approche dialogique ». In Milot, L., Lintvelt, J. (dir.). *Le roman québécois depuis 1960. Méthodes et analyses*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, pp. 89-104.
- Rastier, F. (2005) *Ulysse à Auschwitz. Primo Levi, le survivant*. Paris : Cerf.
- Ricœur, P. (1990) *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- Robin, R. (1979) *Le cheval blanc de Lénine ou l'histoire autre*. Bruxelles : Éditions Complexe.
- Robin, R. (1989) *Le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*. Longueuil (Montréal) : Les Éditions du Préambule.
- Robin, R. (1993 [1983]). *La Québécoise*. Montréal : XYZ.
- Robin, R. (1993) *Le Deuil de l'origine. Une langue en trop, la langue en moins*. Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes.
- Robin, R. (1997) « Présentation ». *Études Littéraires*, vol. 29, n°s 3-4, pp. 7-22.
- Robin, R. (1999) « L'écriture d'une allophone d'origine française ». *Tangence*, n° 59, pp. 26-37.
- Simon, S. (2007) « La ville et ses langues ». In Désy, C. et al. (dir.). *Une œuvre indisciplinaire. Mémoire, texte et identité chez Régine Robin*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, pp. 97-108.